



TOMMY  
**CALDWELL**

PUSH!



LES  
GRANDES  
LATITUDES





**Push !**

## DANS LA MÊME COLLECTION

- Un vent de liberté*, Florence Arthaud  
*Vivre d'aventures*, Mathieu Blanchard  
*Montagnes d'une vie*, Walter Bonatti  
*Conquérant des glaces*, Yvan Bourgnon  
*Docteur Vertical*, Emmanuel Cauchy  
*Le bonheur au bout du guidon*, Christophe Cousin  
*Alexandra David-Néel*, Joëlle Désiré-Marchand  
*Cavalier des steppes*, Nicolas Ducret  
*Le pôle intérieur*, Jean-Louis Étienne  
*La complainte de l'ours*, Jean-Louis Étienne  
*Le dernier loup de mer*, Jean-Luc Van Den Heede  
*Ocean's sons*, Olivier de Kersauson  
*Toutes voiles dehors*, Jean Le Cam  
*Vagabond des mers du Sud*, Bernard Moitessier  
*La longue route*, Bernard Moitessier  
*Cap Horn à la voile*, Bernard Moitessier  
*Nature aquatique*, Guillaume Néry  
*Vivre*, Élisabeth Revol  
*Sous l'étoile de la liberté*, Sylvain Tesson  
*L'or noir des steppes*, Sylvain Tesson  
*L'enfant des neiges*, Nicolas Vanier  
*Kessel le nomade éternel*, Olivier Weber

# TOMMY CALDWELL

Push !

La vie au bout des mains

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Renaud Roussel



© 2017 by Tommy Caldwell

© Viking, une maison d'édition du groupe Penguin Random House  
LLC, New York

Pour la traduction française  
© Éditions Glénat, 2018

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Pour Becca, Fitz et Ingrid*



## Au gré du vent

30 décembre 2014. Quatrième jour, septième année, le *Dawn Wall*. Plus de trois cent cinquante mètres verticaux escaladés en libre, cinq cent cinquante encore à gravir.

Nous entendons le vent arriver à des centaines de mètres, un rugissement mêlé à un cri qui traverse la nuit. Le souffle prend de l'ampleur, étouffant tous les autres sons. Nous sommes recroquevillés comme deux gargouilles, nos jambes emmitouflées dans nos sacs de couchage, le dos contre la paroi. Kevin, mon partenaire, empoigne les sangles de notre tente suspendue au-dessus du vide et se force à sourire. Sur ses lèvres, je lis les mots « Tiens bon. » Un mitraillage assourdissant retentit. Tac, tac, tac ! Il ne s'agit que du claquement de la tente contre le granite, mais un frisson me saisit malgré tout, libérant au passage un souvenir vieux de dix ans et demi, l'odeur de la pierre qui explose, la vue d'une flaque de sang sur la toundra d'altitude.

Soudain, une bourrasque s'engouffre sous le portaledge – notre refuge de la taille d'un panneau

de contreplaqué, avec une toile de nylon attachée à sa structure en aluminium et une autre nous servant de toit. Le sol commence à se soulever, et pendant un instant, nous flottons dans les airs, comme si nous nous trouvions sur un tapis volant. Je pense au spit en acier inoxydable de dix millimètres qui nous retient, Kevin, moi et tout notre équipement. Puis, tout à coup, le vent cesse et le portaledge retombe lourdement, en faisant claquer les sangles.

Tous les matins débutent de la même manière. Je me réveille en réfléchissant à la façon de résoudre le casse-tête au-dessus de nous. Nous préparons du café dans notre petit perchoir et regardons, émerveillés, les premières lueurs du jour nous inonder – cette partie du monolithe qu’est El Capitan, dans la vallée du Yosemite, en Californie, est depuis longtemps connue sous le nom de *Dawn Wall*, « le mur de l’aube ». Je me brosse les dents, je me rince la bouche puis je mets le nez dehors. Je suis la chute du dentifrice tout en comptant : un, deux, trois... À dix environ, la boule blanche disparaît dans la forêt en contrebas.

Je reste là, les yeux rivés sur mes neuf doigts qui, malgré les coupures et les égratignures, tiennent encore le coup. Souvent, je me dis que cette ascension hors norme repose sur de minuscules détails. Quelques millimètres, quelques infimes particules de peau plus ou moins guéries détermineront notre réussite ou notre échec.

Mon regard se porte au-delà de la vallée glaciaire, jusqu’aux sommets qui se déploient à

l'horizon. J'observe des faucons attaquer des hirondelles en plein vol. Chaque jour, un trépigement à la mesure de mon excitation s'empare de mes jambes. C'est étrange. À bien des égards, je suis un type plutôt normal : réservé, parfois timide, gêné en public. Mais sur la paroi, c'est comme si je prenais vie ; je me sens transformé. C'est ainsi depuis toujours. J'inspire profondément et je me tourne vers la falaise à pic qui s'élève au-dessus de moi.

Personne ne croyait qu'il était possible de grimper le *Dawn Wall* en libre, c'est-à-dire en ne se servant que de son corps (principalement de ses doigts et de ses orteils) pour progresser, en escaladant *vraiment* la paroi. Autrefois, des légendes du milieu, que j'ai pour certaines côtoyées durant mon enfance, quand elles rendaient visite à mon père, se demandaient même si on parviendrait un jour à gravir El Capitan. Lorsque la première ascension eut lieu, en 1958, l'escalade fit un formidable bond en avant. Au cours des années qui suivirent, un nombre incalculable de grimpeurs atteignirent le sommet en empruntant différentes voies. Mais libérer le *Dawn Wall* demeurait inimaginable. Sur les cartes du monde vertical, on se le représentait comme une sorte de contrée fabuleuse au relief presque parfaitement lisse.

Grâce à mon père, je me suis passionné pour l'escalade bien avant de me passionner pour quoi ou qui que ce soit d'autre. Et je conçois l'ascension en libre du *Dawn Wall* comme un acte d'une grande pureté. Arriver au sommet par mes propres moyens, sans aide extérieure, est une

façon de m'exprimer, de clamer mon amour pour l'escalade et la vie sur la scène la plus grande et la plus majestueuse qui soit. En cas de succès, et peut-être même en cas d'échec, ce ne sont pas seulement les nombreuses années à planifier cette entreprise qui s'en trouveraient justifiées, mais mon existence tout entière.

Chaque fois que je me lance dans une longueur difficile – elles le sont presque toutes –, mon esprit s'éveille juste avant mon corps. Si le moindre doute s'insinue en moi, j'hésite. Pendant un instant seulement. Puis mes pieds se mettent à glisser, mon tronc s'affaisse. Je force sur mes mains pour essayer de rétablir ma position, ce qui érode de précieuses couches de peau. Pour un simple observateur, il s'agit de détails imperceptibles – jusqu'à ce que ce léger déséquilibre m'arrache de la paroi et que je tombe à toute vitesse, parfois d'une vingtaine de mètres, le long d'une falaise si abrupte que je ne heurte aucun obstacle. La corde s'étire, absorbant l'impact et arrêtant ma chute tout en douceur.

Quelquefois, dans les secondes qui suivent, un flot d'émotions m'envahit. Je courbe la tête en signe de dépit et d'embarras. Je remets en question ma force, mon équilibre, ma volonté face à l'effort. D'autres fois, la plupart des fois, je me montre extrêmement optimiste. Dans combien d'autres domaines a-t-on l'occasion de se tester encore et encore et encore ? Dans quelle autre activité peut-on faire un retour instantané sur sa performance ? J'analyse ce qui s'est passé, je me ressaisis et je réessaie. *Ça va marcher. Tu sais quoi*

*faire*. Les peurs se taisent, les pensées s'apaisent, le contrôle du corps et de l'esprit entre en jeu. Il n'existe que cette prise, que cette séquence de mouvements sur le rocher, et l'information transite du bout de mes doigts jusqu'à mon cerveau. Le vaste monde se résume à mon corps – son volume, son envergure –, tandis que je m'efforce de surmonter mes doutes, même les plus rationnels.

En escalade, tout est question de maîtrise.

Quand nous ne sommes pas en train de grimper, Kevin et moi parlons surtout mouvements. Les nuances du placement, l'angle auquel nos orteils touchent une bossette à peine visible, la position exacte de nos doigts sur un gratton aussi fin qu'une pièce de monnaie, au milieu d'une bonne séquence, le corps en équilibre, les muscles tendus juste ce qu'il faut et les pieds bien posés. La nuit, je reste longtemps éveillé à visualiser l'ascension, à imprégner mon corps et mon esprit de la précision et de la perfection nécessaires pour aller au bout. Sur la paroi, nous répétons les mouvements comme des gymnastes ou des danseurs de ballet, jusqu'à ce que nous arrivions à passer avec fluidité d'une position à une autre. Lorsque tout fonctionne, c'est un moment de pure magie.

Entre deux tentatives, il m'arrive de m'asseoir sur le portaledge, les jambes suspendues dans le vide, et de me remémorer le début de cette aventure, devenue en sept ans une véritable obsession. De repenser aux innombrables journées passées à hisser de lourds sacs remplis de matériel et d'eau, aux chaussons si serrés que je perds parfois des

ongles, aux écailles tranchantes que j'agrippe à répétition, jusqu'à ce que mes doigts saignent et que mes muscles tremblent.

En réalité, cela fait bien plus que sept ans.

Dans un de mes premiers souvenirs d'enfance, une tempête de neige fait rage autour de moi, le vent rugissant avec la même violence que ce soir sur la paroi. Ma sœur a six ans, moi trois – je porte encore des couches –, et nous nous partageons un sac de couchage en duvet, à côté de mon père, au fond d'un trou à neige, quelque part dans les montagnes du Colorado. J'éclaire le toit au-dessus de moi avec ma petite lampe argentée et je le regarde se teinter de bleu. J'écoute le bruit sourd du vent et les ronflements de mon père, allongé à quelques centimètres de moi. Toutes les deux heures environ, il se réveille, ouvre son sac de couchage, enfile ses chaussures de ski et va déblayer la neige fraîchement tombée afin d'éviter que nous soyons pris au piège. Puis, au moment de se recoucher, il nous serre fort dans ses bras. Pelotonnés contre lui, nous nous rendormons avec la certitude que tout ira bien.

C'est aussi avec mon père que j'ai fait mes premiers pas sur El Capitan, il y a dix-neuf ans, alors que j'étais encore lycéen. Le vide me donnait la nausée. Dès que je cherchais un endroit où poser mes pieds, mon regard plongeait loin en contrebas : les arbres gigantesques, qui d'en haut ressemblaient à des pousses de brocoli, se mettaient à tourner et je perdais ma concentration.

Après tout ce temps, je me rends enfin compte que ces années passées à m'entraîner, à préparer

l'ascension, à mémoriser la voie, m'ont servi à prendre confiance autant, voire davantage, qu'à m'améliorer.

Je profite d'une accalmie pour ouvrir la toile du portaledge et jeter un coup d'œil dehors, en direction de la forêt que le clair de lune éclaire à peine. Pour une fois, il n'y a aucune trace de vie humaine dans la prairie d'El Cap. Les routes du parc sont fermées à cause du risque de chute d'arbres. Au-dessus de moi, des océans iridescents de granite doré et immaculé scintillent sous une mer d'étoiles. Pour la millionième fois, un émerveillement enfantin me saisit.

Le regard perdu dans la nuit, je sens mes pensées vagabonder. Cette fois, mon cœur les accompagne. Trois cents mètres plus bas et à moins de cinq kilomètres de distance se trouve l'Upper Pines Campground, qui me semble à la fois proche et terriblement loin. C'est là que nous garons notre van quand je viens grimper ici. J'imagine les rideaux tirés et la lumière des bougies, ainsi qu'une scène que me décrit souvent ma femme, Becca. Tendrement, elle fait glisser son pouce sur le front de Fitz, notre fils d'un an et demi. Des livres sur les animaux sont éparpillés sur le lit. Dans ses petites mains potelées, blotties au creux de son cou, il tient une bétonnière miniature. Becca chante des berceuses et les yeux de Fitz se ferment peu à peu.

Soudain, quelque chose lui traverse l'esprit. Il se redresse, regarde autour de lui et demande : « Où est Papa ? » Becca sourit. Elle caresse son

crâne puis dit avec tendresse et assurance : « Il grimpe El Cap. »

Cette falaise, je la connais depuis plus longtemps que je les connais eux.

Malgré ce décalage, l'amour que je leur porte dépasse de beaucoup mon amour pour El Cap. Il trouve sa source dans une parcelle de mon être que je sonde rarement et que j'interroge à peine plus souvent. Non pas que je tiennne pour acquise leur présence dans ma vie, mais j'ai l'intime conviction que la protection qu'ils m'offrent résistera à tout.

Dehors, le vent hurle de nouveau, tel un fantôme, histoire de nous rappeler que notre chance ne durera pas éternellement. Nous bénéficions d'une fenêtre ouverte par des conditions hivernales exceptionnelles : le temps sec et l'air frais sont des gages de sécurité. Quand il se met à neiger, les flocons fondent puis gèlent sur la paroi, avant de fondre à nouveau lorsque le soleil se lève, provoquant la chute de blocs de glace terribles, que nous appelons, en plaisantant à moitié, des « faiseurs de veuves ».

Une autre rafale secoue le portaledge et noie la voix de Bob Marley, qui peine à s'échapper de nos haut-parleurs portatifs.

« Même si le réveillon du Nouvel An n'est que demain, moi je dis qu'on fait la fête ce soir », lance Kevin.

Il monte le volume et nous nous mettons à chanter en chœur, tout en descendant du whisky et en discutant de sujets agréables, de sujets légers – la vie, nos relations amoureuses, les endroits

aux quatre coins du monde que nous aimerions explorer –, jusqu'à ce que nos paupières s'alourdissent et que nous nous assoupissions. Je sens mon cœur battre lentement, puissamment, fort de la bienveillance des gens que j'aime.

Le vent se calme enfin et me berce. On annonce une belle journée fraîche pour demain. Je sombre dans le sommeil en me laissant porter par la brise, à mi-chemin entre la terre et l'impossible.



## Première partie



# 1

*Clic, clic, clic, le bruit du métal percutant le granite résonne contre les immenses rochers qui bordent la propriété de mes parents. Le manche me bouche brièvement la vue avant que j'abatte de nouveau la bêche. L'impact fait trembler mes os d'enfant de cinq ans. Mes efforts donnent des résultats : des étincelles, quelques éclats de roche et une lame émoussée. Je ramasse les cailloux, que j'entasse dans un seau de trois litres, puis je reprends mon travail de concassage. Une heure plus tard, le seau est plein. Je sors du petit trou et vide le contenu sur une pile toujours plus grosse. Un sourire de satisfaction s'esquisse brièvement sur mon visage. Le soleil radieux du Colorado me force à plisser les yeux. Je retourne sous terre avant qu'on remarque ma présence.*

*Je suis déterminé à me rendre jusqu'en Chine. Sandy, ma sœur aînée, a semé l'idée quelques mois plus tôt. Sur un globe, elle m'a montré que nous étions « ici », au Colorado, et que la Chine était « là ». J'ai réfléchi à l'itinéraire le plus rapide.*

*À quoi ressemblerait le monde si le ciel et la terre étaient inversés ?*

*À mon grand étonnement, je n'ai eu aucun mal à pelleter les premiers centimètres. Puis j'ai atteint la roche. C'est à ce moment-là que le doux sifflement de la bêche s'enfonçant dans le sable s'est transformé en un bruit de métal raclant contre la pierre.*

*Je ne renonce pas. J'en viens à ne plus pouvoir me passer de la brève satisfaction que je tire de mes efforts. J'avance lentement, peut-être pas à une vitesse géologique, mais pas loin. Tous les jours, je mesure mes progrès, aussi minimes soient-ils, et je m'abreuve à la source de mon succès. Quand la bêche casse, je fouille dans la cabane et trouve une grosse pelle. Plus tard, j'utilise un pic de mineur que je peine à soulever au-dessus de ma tête. Lorsque le vent d'hiver fait rage et que des rafales de neige descendent de la crête des Rocheuses, j'enfile un bonnet en laine et je continue.*

*Pendant plus de deux ans, je creuse. Ce qui ne change pas, c'est le bruit de métal et l'odeur de craie qui émane du sol. D'une manière ou d'une autre, je vais bien finir par y arriver.*

J'ai failli ne jamais respirer. Ma mère, Terry, est passée près de mourir en me mettant au monde. Si, comme on le dit parfois, les choses finissent comme elles ont commencé, alors je tirerai ma révérence couvert d'égratignures et de coupures après plusieurs accidents évités de justesse. Ce n'est pas grave. Dans la vie, il faut prendre des risques pour être récompensé. Il vaut mieux s'être battu, avoir essayé, que d'avoir des regrets. Ma

naissance fut un combat et ma mort le sera sans doute aussi.

Ma sœur Sandy est née en 1975 et, peu après, ma mère a fait la première de ses trois fausses couches. Les médecins ont dit à ma mère et à mon père, Mike, qu'il était peu probable qu'ils aient un autre enfant. Je n'ose pas dire qu'ils ont continué à creuser, mais c'est un peu ça. Ils ont évalué les risques et conclu qu'ils étaient capables d'affronter les conséquences.

À la mi-juillet 1978, ma mère, alors dans son troisième trimestre, a fait une hémorragie. Mon père l'a immédiatement conduite à l'hôpital, où on lui a administré un médicament pour arrêter le saignement, même si les risques de complication étaient élevés. Le médicament a fonctionné : l'hémorragie a cessé. Ma mère est rentrée à la maison, mais les jours ont passé et elle ne se sentait toujours pas bien.

Elle a commencé à avoir des contractions à la trentième semaine de grossesse. Pour l'empêcher d'accoucher, les médecins lui ont prescrit une perfusion d'alcool, ce qui lui a presque coûté la vie. Comme elle allait mieux après quelques jours, on l'a autorisée à sortir tout en lui conseillant de se reposer le plus possible et de garder son calme – pas simple quand on a des problèmes de fertilité, une grossesse difficile et qu'il faut en plus s'occuper d'une petite fille de trois ans. Le 10 août, les contractions ont repris. Ma mère délirait et sa tension artérielle était extrêmement haute. Le lendemain, les médecins ont déclenché l'accouchement.

À trente-trois semaines, j'ai fait mon entrée dans le monde. Mon poids tournait autour de deux kilos, mes poumons n'étaient pas complètement développés, mais j'étais en vie. Dans ma famille, on aime raconter que, malgré ma petite taille et ma santé fragile, je suis sorti du ventre de ma mère en criant. Mes parents n'ont toutefois pas eu le temps de fêter mon arrivée : ma mère, victime d'une nouvelle hémorragie, a dû être opérée d'urgence. Elle ne se souvient pas de ma naissance. Je n'avais pas encore acquis le réflexe de téter et j'étais incapable de réguler ma température corporelle.

À plusieurs reprises, les médecins ont craint pour ma vie. On m'a gardé à l'hôpital pendant dix jours avant de me laisser rentrer chez nous à la condition que mes parents reviennent tous les jours pour qu'on m'examine. Grâce aux soins qu'ils m'ont prodigués dans notre maison de Loveland, au Colorado, je me suis épanoui. Trois mois plus tard, mon poids avait triplé.

Cette plongée dans le passé m'amène à me demander si une sorte d'instinct, né du combat que j'ai mené en cette chaude journée d'août 1978, ne m'a pas toujours poussé à me dépasser. Comme si, dès le début, il existait en moi une force acharnée à faire battre mon petit cœur. Comme si c'était dans ma nature de ne pas abandonner. Et dans celle de mes parents, eux qui, à force de croire en mon existence, avaient fini par me donner la vie.

Bien entendu, mon père n'a pas manqué d'imprimer sa marque sur ces événements et me

présentait souvent comme leur « bébé miracle ». Mais, malgré les circonstances de ma naissance, mes parents ne m'ont jamais couvé, ils n'ont jamais cherché à m'isoler du monde pour me protéger. Je ne leur ai jamais demandé pourquoi.

Tout ce que je sais, c'est que je leur suis reconnaissant de m'avoir laissé vivre ma vie. Ils ne voulaient pas que ma venue au monde jette une ombre sur mon enfance. Dès mon plus jeune âge, ils m'ont accordé une autonomie dont bon nombre de mes amis étaient privés – qu'il s'agisse de creuser un trou dans le jardin ou d'aller camper dans les montagnes, à plusieurs kilomètres de la maison. Seul, je parvenais à m'ancrer plus profondément dans mon environnement, je me sentais à l'aise. Je ne me souviens pas de la réaction de mes parents quand ils me voyaient partir, mais une chose est sûre : j'ai passé de nombreuses nuits sous ma tente, sans jamais manquer de sandwiches au beurre de cacahuète et à la confiture. Tels que je les imagine, mon père me donne sa bénédiction (c'était même certainement son idée) tandis que la mine résignée de ma mère semble dire : « Puisqu'il le faut. »

Mon père a grandi dans les environs de San Francisco, en Californie. Son propre père travaillait au sein du Corps des ingénieurs de l'armée des États-Unis. Dans cette famille de la classe moyenne, on accordait de l'importance aux études et – plus encore, semble-t-il – à l'indépendance et à la force de caractère. Mon père m'a raconté

ses aventures avec le kayak qu'il avait lui-même construit. Ses parents l'encourageaient à être curieux. J'ignore ce qu'ils pensaient des bombes qu'il fabriquait avec de la poudre à fusil ou de la fusée artisanale qui a traversé la porte de garage d'un voisin, mais ils lui ont quand même acheté une panoplie de chimiste. Ils voulaient sans doute qu'il mette à profit ses talents d'artificier.

Lors d'une sortie aux Minarets, une série de sommets dans la Sierra Nevada, mon père et ses amis scouts ont campé près d'un groupe de grimpeurs. Le chef scout, comprenant qu'il tenait là une espèce rare qui pourrait intéresser ses garçons de treize et quatorze ans, les a invités à se joindre à eux. Autour d'un feu de camp, les grimpeurs ont régalé les ados de leurs histoires et piqué la curiosité de mon père. En rentrant chez lui, il est allé acheter *The Freedom of the Hills*, un livre considéré comme la bible de l'escalade et de l'alpinisme. Avec quelques copains, il s'est essayé à l'escalade artificielle sur le mont Tamalpais. C'est là que tout a commencé. Il évoquait parfois les choses assez folles qu'il avait faites dans ce temps-là, mais il entrait rarement dans les détails. Je sais seulement que, quand nous faisons une activité en plein air, un mélange d'émerveillement et de témérité brillait dans ses yeux.

Puis, il s'est marié, a déménagé au Colorado et, pendant quelque temps, l'escalade a laissé place à une autre obsession : le culturisme. Avant ma naissance, mon père a converti notre garage en salle de musculation. Peu après, il s'est mis à participer à des compétitions sur le circuit

professionnel : Mr. Colorado en 1976, Mr. Mid-America en 1980. Il était opposé à des types comme Lou Ferrigno (l'Incroyable Hulk de la première série télé) et Arnold Schwarzenegger. Il était capable d'enchaîner dix tractions à une main et se lançait dans à peu près n'importe quel projet avec la même détermination qu'à l'entraînement. C'était un accro de la muscu doté d'un sens de l'aventure hors du commun. À deux ans, avec mes dents de lapin et mes taches de rousseur, je me tenais sur le seuil de la porte et regardais mon père multiplier les flexions avec des haltères de trente-cinq kilos, ou réaliser des abdos inversés : la tête à l'envers, les chevilles immobilisées par des anneaux de métal au-dessus d'une barre de traction, il laissait échapper un grognement guttural à chaque répétition. La sueur dégoulinait dans le sillon qui fendait son tronc jusqu'au nombril. Des shorts courts et des chaussettes hautes striées de lignes jaunes horizontales enserraient ses énormes jambes.

Tout cela me fascinait, moi, le petit maigrichon qui ne dépasserait les cinquante kilos qu'à la fin de ses années de lycée. Dans mes tout premiers souvenirs, je vois des hommes trapus et baraqués – les amis de mon père – arriver nonchalamment sur notre terrain : ils se dirigent vers les piles de poids, les bancs et les appareils de musculation avec la démarche rigide de gorilles encombrés par leurs muscles. Des grognements, des cris et le son métallique de plaques de vingt kilos s'entrechoquant résonnent contre les murs de ciment. Des haltères et des barres tombent

bruyamment sur des supports que mon père a fabriqués en soudant des bouts de métal récupérés çà et là. Libérés par l'effort, des rugissements retentissent par-dessus les accords de *Take It on the Run*, de REO Speedwagon, ou de *We Will Rock You*, de Queen.

Regarder ces hommes d'un certain âge réaliser des développés couchés, des squats, des soulevés de terre pour ensuite gonfler leurs muscles, les yeux rivés sur celui ou ceux qu'ils espéraient renforcer, c'était comme profiter d'une troupe de cirque installée à demeure dans mon jardin. Je voulais imiter mon père, peu importe ce qu'il faisait. J'ai donc appris à contracter mes biceps et à prendre la pose avant de savoir marcher ou parler. Les rires et les applaudissements que je déclenchais ainsi que le nombre de mains dans lesquelles je tapais nourrissaient mon esprit chétif.

Le fait d'avoir un père sorti tout droit d'une bande dessinée a probablement déformé ma perception de la réalité. Un Polaroid dans notre album de famille le montre dans un maillot de bain rouge, les muscles huilés, décochant un sourire éclatant sous de belles boucles permanentées couleur eau de vaisselle sale. Il contracte ses muscles à fond. Sur la même page se trouve une photo de moi à deux ans, les genoux bandés comme ceux de mon père, faisant des squats avec une barre sur le dos.

Tous les enfants souhaitent suivre les pas de leur père, surtout quand celui-ci réalise de véritables prouesses. Le mien a commencé à m'encourager – si on peut appeler ça comme ça – dès mon

plus jeune âge et de multiples manières. Dans ma famille, les cadeaux venaient toujours avec leur lot de conditions. Par exemple, j'ai reçu pour mon troisième anniversaire un cerf-volant Spider-Man dont le premier envol devait obligatoirement se faire du haut d'un sommet. Comme le culturisme n'était pas vraiment une activité familiale, nous nous tournions vers l'escalade et le ski pour nos sorties du week-end.

À une heure de voiture de Loveland, à l'est d'Estes Park, une série de dômes de granite gris ponctuent l'horizon, allant de petits blocs rocheux à des éperons de deux cent cinquante mètres de haut. Nous avons gravi une pente pendant une demi-heure jusqu'au pied des Twin Owls, une formation ainsi nommée parce qu'elle ressemble à deux chouettes blotties ensemble. Mon père m'a aidé à enfiler un baudrier intégral de sa confection – un enchevêtrement de ceintures de sécurité qui s'entrecroisaient autour de mon corps. Puis j'ai mis mes chaussons d'escalade, que mon père avait fabriqués en remplaçant les semelles de mes chaussures de randonnée par du caoutchouc. La cheminée couverte de guano de chauves-souris que nous nous apprêtions à grimper s'appelle Bowels of the Owls, « les boyaux des chouettes ».

Il a d'abord fallu s'aventurer dans une caverne sombre qui s'enfonçait dans les profondeurs de la montagne. Comme si je n'étais pas suffisamment excité par la perspective de l'ascension, mon père m'a dit que des pumas vivaient peut-être à l'intérieur et qu'il valait mieux que je me munisse d'un bâton au cas où ils attaqueraient. Encore

aujourd'hui, j'entends son rire tonitruant résonner contre les parois.

Il s'est élancé en premier, une corde derrière lui. Après une trentaine de mètres, il a posé un relais et assuré ma sœur. Puis mon tour est venu : comme l'ascension était trop difficile pour moi, mon père m'a hissé jusqu'à lui, multipliant les encouragements tandis que je battais l'air et écorchais mes genoux. Ma mère nous a rejoints et nous avons répété le processus jusqu'au sommet.

En haut, le ciel nous entourait de toute part, la ville et la vallée s'étendaient loin en contrebas. Nous avons lancé mon cerf-volant, qui s'est mis à danser dans le vent sous nos acclamations. Je venais de vivre ma première ascension, ce qui, dans l'esprit de mes parents, faisait officiellement de moi un grimpeur. Je ne voyais pas les choses de cette façon. Je m'étais simplement amusé et je leur avais fait plaisir. C'était suffisant.

Lors d'une autre sortie d'escalade en famille – je devais avoir quatre ans –, nous nous sommes rendus à la Vedauwoo Recreation Area, dans le Wyoming. Cette zone de loisir est célèbre pour ses falaises escarpées, dont certaines jouxtent les terrains de camping. À notre arrivée en pleine nuit, les phares de notre voiture ont éclairé un petit groupe d'adolescents qui couraient dans tous les sens, comme des herbes emportées par le vent. Une fois dehors, nous avons remarqué qu'ils pointaient le doigt dans une direction et semblaient paniqués. Un de leurs amis était tombé en tentant d'escalader une paroi et avait atterri sur une vire.

Étourdi et légèrement blessé, il se trouvait à une dizaine de mètres du sommet.

Mon père s'est aussitôt retroussé les manches. Nous avons apporté du matériel, mais il ne voulait pas perdre de temps : il a commencé à grimper en solo intégral – sans prendre la peine de placer la moindre protection, malgré la corde qu'il traînait. Il progressait avec la même aisance que Spider-Man. En bas, dans l'obscurité, aux côtés de Sandy et de ma mère, je tendais le cou pour essayer de voir quelque chose. Je sentais la main de ma mère se resserrer autour de mon épaule à mesure que mon père s'élevait dans le ciel étoilé. On aurait dit que quelques secondes à peine s'étaient écoulées quand il est redescendu avec l'adolescent. Comme le garçon tremblait de tout son corps et peinait à se tenir sur ses jambes, mon père l'a soutenu. « Merci ! Vous êtes incroyable ! C'était trop cool ! » Les exclamations du groupe nous ont enveloppés dans une gigantesque étreinte. Mon père a fait le modeste et est allé monter notre tente. Je me suis endormi dans le confort de mon sac de couchage, avec la certitude que mon père ne pouvait faire que le bien, qu'il était capable de tous nous protéger.

\*  
\*\*

Si mon père était un superhéros, un homme au tempérament et à la ténacité extraordinaires, ma mère était plutôt du genre à passer inaperçue. Elle était menue, presque frêle, et se comportait avec la douceur et la discrétion d'une sainte.

Avec ses grosses lunettes dorées à verres épais, elle ressemblait à une bibliothécaire. C'était dans sa nature de prendre soin des autres. À huit ans, alors qu'elle vivait avec sa famille à Pasadena, en Californie, sa mère était tombée gravement malade, à tel point qu'elle était restée alitée pendant plusieurs années. Comme mon grand-père consacrait tout son temps à son travail et avait une vision arrêtée du rôle des femmes, ma mère avait passé son enfance à changer des couches et à cuisiner pour lui et pour ses trois jeunes frères. Je ne pense pas qu'elle ait jamais appris à s'amuser.

C'est peut-être pour ça qu'elle avait épousé mon père. Ils avaient beau former un drôle de couple, il ne faisait aucun doute qu'ils s'aimaient profondément. Quand ma mère, préoccupée par une chose ou une autre, faisait les cent pas dans la maison, mon père la serrait dans ses bras et se mettait à l'embrasser et à la tripoter jusqu'à ce qu'elle rie ou que ma sœur s'insurge. Son but était autant de nous choquer, nous les enfants, que de montrer son affection à ma mère. L'un avait un sourire malicieux et une fierté parfois mal placée, l'autre des traits soucieux et un grand sens du sacrifice ; ensemble, ils s'équilibraient.

Ils s'étaient rencontrés à l'université de Californie à Berkeley. À leur arrivée en 1968, les manifestations contre la guerre et contre l'autoritarisme battaient leur plein. *Peace and love, Flower Power...* mes parents avaient baigné dans la culture hippie. Ils en avaient gardé l'idée qu'il faut donner un sens profond à son existence, et mon père avait

vu sa foi en l'humanité renforcée. Pour eux, tout était beau à sa manière et la nature avait le pouvoir de transformer nos vies et de stimuler nos esprits. Ironiquement, ces deux purs produits des années psychédéliques n'ont jamais fumé de marie-jeanne. Ni alors ni jamais. Allez savoir, c'est peut-être ce qui les avait rapprochés : ils devaient se sentir bien seuls !

Bien plus tard, j'ai appris que ma mère avait été obligée de prendre en main la carrière de mon père au début de leur mariage. Même s'il ne manquait pas d'ambition, il était dissipé. Il souhaitait devenir enseignant, mais il ne se donnait pas la peine de chercher un emploi. D'après elle, il était tombé sous la coupe d'un groupe de grimpeurs – des rebelles qui rejetaient le matérialisme et les vies conventionnelles que les gens menaient. Imaginez une bande de hippies qui aiment la grimpe et veulent tester leurs limites. Comme beaucoup de jeunes excités, ils étaient à fond dans la drogue ; tout l'inverse de mon père qui, en tant qu'athlète et ancien gymnaste, refusait de souiller le temple qu'était son corps.

Mon père avait généralement besoin de croire qu'il était le seul à prendre des décisions, mais ma mère sentait qu'il ne tenterait pas sa chance dans l'enseignement à moins qu'elle intervienne. Il fallait toutefois qu'elle fasse preuve de tact. Elle s'était donc mise à chercher des postes, auxquels elle l'avait gentiment incité à postuler. C'est ainsi qu'ils avaient atterri à Loveland, au Colorado.

Avant même ma naissance, ma mère semblait s'être épuisée à prendre en charge le destin de

notre famille. Et qui pourrait le lui reprocher ? Durant les premières années de ma vie, je partageais la maison avec une douzaine de pupilles de la nation. Ma mère tenait un foyer d'accueil ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, où des enfants de différents âges étaient placés pour quelque temps. Je la vois encore courir après un gamin couvert de terre, un bras berçant un bébé, l'autre lançant un miniballon de football dans un panier. Sur de vieilles photos, où elle porte un pantalon de survêtement aux revers élimés qui traîne sur notre moquette verte, elle a l'air claquée. Je ne connaissais pas encore l'expression à l'époque, mais la plupart de ces enfants avaient certainement des « troubles du comportement ». Une chose est sûre : ils étaient bruyants et portés à des accès de colère volcaniques qui faisaient trembler mon échelle de Richter intérieure.

Si j'aimais tant creuser, c'est sans doute parce que cela me permettait de fuir le chaos qui régnait chez moi. C'est peut-être aussi ce qui explique pourquoi mon père passait son temps à s'entraîner.

Au fil des ans, l'image héroïque que j'avais de lui s'est effritée. En revoyant les photos où il prend la pose, les muscles prêts à exploser, je me dis que les gens n'avaient pas encore pris conscience des effets néfastes des stéroïdes. C'était l'époque où les adeptes du culturisme se faisaient prescrire ces produits par leur médecin. Je ne pense pas avoir déjà vu mon père se montrer violent mais, en fouillant dans ma mémoire, je me rappelle ce trou de la taille d'un poing dans le mur du couloir.

C'était comme tomber sur un de ces jeux où on vous demande de « trouver l'erreur sur la photo ». L'aura de mon père m'aveuglait peut-être, car j'ai rapidement chassé de mon esprit cette anomalie, ainsi que quelques autres. Elles étaient si rares.

Il n'empêche que quelques souvenirs épars viennent aujourd'hui mettre à mal ma perception d'une enfance parfaite. Quand j'avais quatre ans et Sandy six, mon père a emmené notre petite famille faire du ski de randonnée. C'était une belle journée, mais le vent soufflait fort, soulevant des tourbillons de neige qui fouettaient nos visages et nous arrachaient des larmes. Être dehors alors que les autres se calfeutraient chez eux faisait de nous des êtres exceptionnels (comme mon père se plaisait à nous le rappeler tout en nous exhortant à continuer et à partager son enthousiasme pour cette aventure « géniale »). J'avais pris un peu de retard et, à un moment, j'ai perdu le contrôle d'un de mes skis. J'ai dévalé une petite pente qui débouchait sur un ravin étroit, au fond duquel coulait un ruisseau bordé de glace. Mes skis se sont immobilisés en travers du cours d'eau et, tout à coup, j'ai basculé. Je me suis retrouvé la tête à l'envers, à quelques centimètres de la surface.

L'odeur de l'eau glaciale et de la terre du ravin me montait aux narines. Tout le sang de mon corps affluait vers ma tête et je sentais mon pouls battre derrière mes paupières. La peur et la honte se mêlaient en moi. J'hésitais à appeler au secours. Et je me demandais si la glace au-dessus de moi allait tenir.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé avant que mes parents me trouvent. L'un après l'autre, ils m'ont serré dans leurs bras. Puis j'ai vu l'air ravi de mon père – il était fier que je ne pleure pas – se changer en une expression répugnante : il était en colère contre ma mère. C'était à elle de fermer la marche. Si elle s'était trouvée là où elle était censée être, rien de tout cela ne serait arrivé. Pourquoi ne l'avait-elle pas écouté ? Pourquoi était-elle incapable de faire ce qu'on lui disait ?

Ma mère n'a rien répondu. Nous sommes restés figés dans le nuage de nos souffles froids. Mon père m'a installé sur son dos et s'est éloigné à toute vitesse en poussant sur ses deux bâtons. Bientôt, nous n'étions plus qu'un point minuscule prêt à disparaître dans la lumière crépusculaire. Ma mère s'est tournée vers Sandy puis a lorgné le départ de la piste, avant de faire un signe de tête dans la direction que mon père avait prise – là où n'existaient ni chaleur, ni repos, ni sécurité. Elles ont suivi ses traces balayées par le vent, ma mère sur les talons de ma sœur, qu'elle n'a pas quittée des yeux cette fois-ci.

Avec le recul, j'ai conscience que mon père, dans son for intérieur, était probablement terrifié par ce qui venait de se produire. Puisqu'il ne pouvait pas diriger sa colère vers moi, Sandy ou lui-même, il s'en était pris à ma mère. Non seulement il nous avait fait courir des risques en nous entraînant dehors, mais il avait aussi mis en péril le mode de vie actif auquel il tenait tant. Il suffisait que les choses tournent mal, ce qui avait

bien failli arriver, pour que l'existence qu'il entendait mener soit menacée. L'enjeu était tel que tout le monde se devait d'obéir et d'y mettre du sien. À vrai dire, je le faisais volontiers, car, pour moi, ce n'était pas un fardeau mais une bénédiction.

Mike Caldwell était un homme aux multiples visages, tour à tour enseignant, entraîneur, passionné de culturisme et d'escalade, chantre de toute activité alliant vigueur et hardiesse. Comment aurais-je pu éprouver autre chose que de la gratitude envers celui qui m'offrait une enfance souvent aussi excitante que la vie d'un pirate de haute mer ou d'un explorateur de contrées inconnues ? J'errais dans mon monde avec le compagnon idéal. Les rêves que je caressais étaient de ceux qui d'ordinaire s'estompent avec l'âge. Les épaules de mon père étaient assez larges pour nous deux, et lorsqu'il usait de son charme magnétique sur les gens, c'était pour leur venir en aide.

Pendant longtemps, quand je repensais à toutes ces journées passées à creuser entre 1982 et 1985, je me demandais ce qu'elles révélaient de l'homme que j'allais devenir. Pourquoi ne me comportais-je pas comme les enfants de mon âge ? Pourquoi partais-je camper seul au lieu de supplier mes parents de m'emmener au terrain de jeu ? Pourquoi n'étais-je pas scotché devant la télé à regarder *Sesame Street* ou *Scooby-Doo* ? Pourquoi étais-je plus attiré par le manche d'une pelle que par des crayons de couleur ? Certes, ces expériences avaient été formatrices mais,

comme Sandy me l'a un jour fait remarquer, pourquoi étions-nous si souvent laissés à nous-mêmes ? À l'époque, je ne percevais pas les choses ainsi. Puis, au fil des ans, j'ai vu notre famille de quatre se diviser en deux équipes de deux – Mike et Tommy d'un côté ; Terry et Sandy de l'autre – et une nouvelle question s'est imposée à moi : comment expliquer ces trajectoires quelque peu différentes ?

Comme la plupart d'entre nous, je suis une combinaison de mes deux parents. Si je suis plus réservé que mon père, mon calme naturel me confère une grande capacité de concentration. J'étais petit pour mon âge et extrêmement timide, sans pour autant être malheureux. Nous étions pratiquants et je passais mes cours de catéchisme tourné vers le mur, sans prononcer un mot. Je vivais dans mon monde et nourrissais une étrange fascination pour des tâches sans intérêt : outre mes travaux d'excavation dans le jardin, je suis notamment resté dix heures d'affilée à contempler la beauté de nos arbres fruitiers. Un jour, j'ai empilé tellement de vers de terre dans un petit chariot qu'ils débordaient de toute part. J'aimais également découper les pages des magazines en triangles de trois centimètres de côté, dont je remplissais des sacs entiers. On devait me trouver un peu bizarre, voire plus qu'un peu.

En 1982, un incident anodin a changé le cours de ma vie : sans ce coup du sort, je serais peut-être devenu une armoire à glace sans cervelle. Mon père assurait un de ses élèves gymnastes à la barre fixe lorsque celui-ci a lâché prise. En

voulant l'attraper, mon père s'est déchiré le tendon d'un biceps. Cette blessure a mis fin à sa carrière de culturiste. Il s'est alors tourné vers sa passion de jeunesse, l'escalade, où, contrairement à une idée reçue, de gros muscles ne sont pas un gage de succès. La force des doigts, le gainage, l'équilibre, le mental et la technique sont bien plus importants. Fidèle à lui-même, mon père n'a pas fait les choses à moitié. Et il a entraîné son fils dans son sillage. Désormais, l'escalade et le plein air seraient notre vie, notre religion. Nous avons déménagé à Estes Park, une petite ville de montagne, et acheté une maison sur une propriété où se dressaient des falaises de dix mètres de haut. Mon père a commencé à travailler comme guide à la Colorado Mountain School pendant la saison estivale. Tout à coup, il a semblé déterminé à me purger de ma docilité enfantine en m'initiant à l'alpinisme, à l'escalade et à la randonnée.

Ma vie était bien différente de celle des gamins de mon âge, qui passaient leurs week-ends à jouer à des jeux ou à fêter des anniversaires à Chuck E. Cheese's, un restaurant pour enfants. Être le fils de Mike Caldwell signifiait que le base-ball était réservé aux fillettes, que la natation pouvait être utile en cas d'inondation, et qu'une aventure n'en était pas vraiment une sans un bivouac imprévu. Durant nos excursions familiales, nous ne nous contentions pas de marcher et de camper : nous gravissions des sommets et dormions dans des trous de neige.

Chez nous, on avait tendance à admirer et à encourager les comportements obsessionnels.

Alors que la plupart des enfants reçoivent de l'argent de poche quand ils aident aux tâches ménagères, mon père avait concocté pour mes quatre ans un programme d'entraînement physique qui reposait sur un système de points : cent abdos, un tour du pâté de maisons ou trente pompes, et j'étais récompensé. Outre leur valeur intrinsèque, chaque point valait dix *cents*. En les accumulant, j'ai réussi à m'acheter un sac à dos, un BMX ou encore des chaussons d'escalade. Il y avait également des bonus à décrocher : la première fois que j'ai fait vingt pompes de suite, j'ai eu droit à un énorme cornet de glace recouvert de chantilly et surmonté d'une cerise ; la première fois que j'ai couru cinq kilomètres sans m'arrêter, mon père m'a fait monter à l'arrière de sa moto.

Ce qui me motivait, c'était moins l'argent ou les récompenses que le désir de l'impressionner. Je savais que ma mère m'aimait de tout son cœur, mais les choses en allaient autrement avec mon père : le voir se vanter de mes progrès devant ses amis me poussait à gagner toujours un peu plus son admiration. De ces premiers jours d'entraînement, je garde encore le souvenir de la sensation de brûlure qui envahissait mes jambes en me faisant grimacer de douleur, et des marques rouges que je laissais sur ma peau à force de me gratter. Avec le temps, mon corps s'est habitué et la souffrance a diminué. Je ne savais pas ce qu'étaient l'acide lactique ou l'ivresse du coureur, mais je me suis rapidement aperçu que je me sentais heureux quand je m'entraînais.

Je ne suis pas certain d'arriver un jour à comprendre pleinement les intentions de mon père. Était-il guidé par son ego, s'agissait-il d'une forme de bravade, d'un besoin de se démarquer ? Ou cherchait-il au contraire à m'aider à surmonter ma naissance difficile et ma petite taille ? En tout cas, à mon entrée à la maternelle, je faisais montre d'une ténacité rare pour un enfant de mon âge. Mais je n'étais pas grand et, surtout, je possédais la sensibilité de ma mère.

Ma mère, justement, souhaitait que je participe à des activités plus conventionnelles pour un jeune garçon. Les sports collectifs semblaient une bonne solution pour me forcer à sortir de ma coquille. Lors de ma première séance de base-ball, l'entraîneur nous a demandé de nous échanger des balles. Au premier lancer de mon coéquipier, j'ai levé mon gant et l'ai agité devant mon visage, comme si je saluais la foule lors d'un défilé. J'avais du mal à repérer la balle. Puis, plus rien. Je me souviens seulement de m'être réveillé sur le lit d'une salle d'examen et d'avoir vu un médecin s'approcher en tenant une aiguille entre les deux branches scintillantes d'une pince. Une balle de base-ball est cousue de fil et la zone au-dessus de mon œil droit, enflée et agrémentée de douze points de suture, en proposait une reproduction assez fidèle.

Évidemment, j'ai refusé d'abandonner. J'ai continué à jouer, même si j'étais relégué au fond du champ droit, l'enfer. Au moins, j'avais tout le loisir d'enfoncer mes crampons moulés dans la terre, dans l'espoir de creuser un trou assez

grand pour m'y tapir et cacher mon embarras. Les autres enfants n'étaient pas particulièrement cruels mais, comme l'indiquaient leurs gestes de frustration, ils désespéraient de mon manque de talent.

Ce coup reçu au base-ball a tout de même eu l'avantage de mettre au jour une de mes faiblesses : ma coordination œil-main. Elle était tellement mauvaise que j'ai dû aller voir un autre médecin. Désormais, je portais des lunettes à verres épais qui faisaient ressortir un peu plus les deux feuilles de chou qui me servaient d'oreilles, une humiliation supplémentaire pour moi, qui devais quitter chaque jour ma classe pour assister à des séances de lecture corrective.

Il me semble que mes parents s'évertuaient parfois à coordonner leurs efforts pour m'aider à surmonter mes débuts difficiles tout en me poussant dans des directions opposées. Je n'avais pas eu le choix d'essayer le base-ball, de la même manière que j'étais contraint d'accompagner mon père dans la nature. Avec la lutte, qui porte bien son nom en l'occurrence, j'avais trouvé un juste milieu entre leurs deux sphères d'influence.

Si la lutte telle que je la pratiquais était un sport collectif, le score de l'équipe dépendant du résultat de chaque match, il s'agissait aussi d'une entreprise individuelle.

Quand j'ai fait mes débuts dans la ligue, à cinq ans, j'étais capable de courir plus loin et de faire plus de pompes et plus d'abdos que les autres enfants (et même les entraîneurs). La robustesse importait davantage que la technique à cet âge.

À mon entrée sur le tapis lors du match inaugural de mon premier tournoi, je flottais dans mon minuscule maillot bleu et mon casque était trop grand pour moi. Puis le coup de sifflet a retenti et j'ai fondu sur mon adversaire, le projetant immédiatement au sol, où je l'ai immobilisé en moins de vingt secondes grâce à une clé de nuque. Lorsque l'arbitre a frappé le tapis, mon adversaire, sonné, s'est relevé et nous nous sommes serré la main. C'est alors que j'ai vu des larmes couler sur son visage. Mon estomac s'est noué. Je me sentais affreusement mal. Pendant le reste de la saison, dès qu'un adversaire se mettait à pleurer (ce qui arrivait presque à chaque match), je le laissais gagner.

Ces défaites devaient agacer mon père, d'autant plus qu'il en connaissait la véritable cause. Il craignait sûrement que j'aie le cœur trop tendre et que le monde soit trop dur pour moi. Je me plaisais aussi à penser que ma mère savait pourquoi je perdais et que mon geste lui procurait une immense satisfaction.

La concurrence que se livraient mes parents à mon égard m'a également permis de découvrir une tout autre sorte d'activité. L'été, entre deux années scolaires, mon père travaillait comme guide de montagne et s'absentait parfois pendant des jours, voire des semaines. Sandy et moi étions donc seuls avec ma mère la plupart du temps. Ma mère aimait coudre et, comme je la voyais faire, je lui ai demandé de m'apprendre. J'ai fini par devenir assez habile avec une aiguille et du fil : j'arrivais à faire des peluches, des ours

notamment. Je passais des heures à découper le patron et à remplir la peluche de bourre. Ma mère me supervisait et me félicitait pour mon travail.

Quand mon père revenait, je lui montrais ce que j'avais fait. À son intérêt feint et à son sourire forcé, pareil à du fil barbelé, je comprenais que je l'avais déçu. Il fusillait ma mère du regard comme s'il venait de me perdre. Elle le dévisageait pendant quelques secondes puis faisait semblant de se plonger dans un magazine ou de chercher un dé dans sa boîte à couture. J'avais la bouche pâteuse et le cœur au bord des lèvres. Les dents serrées et la tête rentrée dans les épaules, je rangeais mes créations en me faisant le plus discret possible. Le regard furieux de mon père me taillait en pièces : je n'étais plus qu'un tas de petits triangles bons à jeter.

Aujourd'hui, je vois bien que les « encouragements » de mon père, sa volonté de faire de moi un grimpeur, étaient une bénédiction, même si certains de mes centres d'intérêt en ont pâti. Évidemment, n'importe quelle méthode pédagogique peut connaître des ratés, mais à mon sens mon père a eu une idée de génie en inventant son système de points et en me traînant en montagne. Il a réussi à me faire adorer les activités qui lui tenaient à cœur. Par là même, il a répondu des décennies à l'avance à la question la plus à la mode aujourd'hui en matière d'éducation : comment faire pour forger le caractère des enfants ? Dans mon cas, il a fallu m'appâter avec des

récompenses et me soumettre à des expériences légèrement traumatisantes.

L'été, nous nous entassions dans la voiture et roulions longtemps jusqu'à des sites d'escalade. Sandy et moi étions fascinés par un endroit en particulier depuis que nous avons vu *Rencontres du troisième type*, le classique de Steven Spielberg. Et nous harcelions nos parents pour qu'ils nous y emmènent. Je ne me doutais pas qu'il s'agissait d'une des parois les plus emblématiques des États-Unis : la Devils Tower.

Au-dessus des prairies ondoyantes du nord-est du Wyoming, le monolithe s'élève tel un gigantesque cylindre de quatre cents mètres de haut. Nous avons monté nos tentes et ma mère s'est installée dans une chaise pliante avec son roman de James Michener. Chargés de nos sacs à dos, ma sœur et moi avons suivi mon père sur le sentier sinueux, bordé de pins jaunes et de rochers où nichent des serpents à sonnette. Au pied de la paroi, il a passé en revue les techniques que nous allions utiliser et examiné nos systèmes d'assurage. Même si nous nous apprêtions à grimper la voie la plus facile de la Devils Tower, une série de fissures et de cheminées que mon père aurait pu franchir sans corde, il nous a bien fait comprendre que nous n'étions pas là pour plaisanter. Quand il prenait sa voix d'enseignant, nous savions qu'il fallait nous montrer attentifs.

« N'oubliez jamais de vérifier les nœuds de l'autre et de vous vacher à deux points. Inutile d'enfoncer vos pieds dans une fissure en donnant de grands coups. Faites-les entrer de biais puis

tournez-les pour éviter qu'ils restent bloqués. Placez vos mains dans une fissure et repliez vos doigts comme si vous essayiez de tenir une poignée de cacahuètes. Quand l'ouverture s'élargit, cherchez des fentes en forme de V et essayez d'y insérer vos poings. Allez chercher loin pour économiser de l'énergie. »

Très jeune, j'ai appris qu'il y avait une énorme différence entre prise de risque et imprudence. Rien dans l'éducation de mes parents ne nous encourageait à devenir des accros aux sensations fortes. L'escalade consistait à utiliser notre tête, notre attention et nos compétences pour sécuriser (sous l'étroite surveillance de mon père) un environnement stimulant et potentiellement dangereux.

L'ascension nous a pris toute la journée. Ma sœur et moi nous tortillions dans tous les sens pour remonter les fissures et les cheminées, la roche rugueuse écorchant nos bras et notre dos. La douleur et la fatigue étaient balayées par le vent du Wyoming qui sifflait dans nos oreilles et par l'excitation de savoir que, sous nos pieds, se trouvaient plusieurs dizaines de mètres de vide. Une fois au sommet, mon père a sorti des sandwiches de son sac et nous avons pique-niqué.

À six ans, rares sont les expériences qui vous laissent un sentiment de satisfaction durable. Après avoir descendu en rappel la voie que nous avions gravie, je me dirigeais vers notre voiture la tête haute. Je savais que la plupart des gens qui venaient voir la Devils Tower ne seraient jamais capables d'en réaliser l'ascension. Nous marchions avec notre porte-matériel en bandoulière et nos

cordes dans le dos. Près du parking, un homme nous a arrêtés pour nous demander jusqu'où nous avions grimpé. « Jusqu'au sommet », ai-je répondu avec assurance. Il m'a lancé un regard dubitatif, l'air de dire « Mais oui, c'est ça, gamin », et il a poursuivi sa route.

Notre premier séjour au Yosemite m'a lui aussi profondément marqué. J'avais sept ans. Nous sommes partis dans notre van vert et nous avons roulé pendant vingt heures au milieu des déserts brûlants de l'Utah et du Nevada jusqu'à cette vallée mythique creusée par les glaciers. Les falaises s'élançaient vers le ciel. Tout était beaucoup plus vaste que ce que j'avais imaginé, et même bien plus vaste que mon imagination.

J'ai appris à aimer le Yosemite sous toutes ses facettes, des campements envahis de fumée et de gamins à vélo aux prairies infestées de moustiques, en passant par les séquoias et les cèdres si vieux et si gigantesques qu'ils semblaient avoir connu l'ère des dinosaures. La plupart du temps, Sandy et moi nous amusions à descendre la rivière Merced sur notre radeau, en écoutant le grondement des cascades, qui projetaient des embruns à des centaines de mètres dans les airs. Puis nous observions mon père grimper avant de nous rejoindre à son groupe d'amis quand il racontait des histoires. Les grimpeurs dépenaillés du Yosemite étaient mes héros. Leur passion et leur détermination étaient si flagrantes que même un enfant pouvait se reconnaître en eux. Mon père, avec ses biceps saillants et son bandana autour

de la tête, était exactement la personne que je voulais devenir.

Un été, il m'a fait découvrir un des sites d'escalade les plus exposés des environs. Mes parents, ma sœur et moi avons rempli nos sacs de cordes et marché pendant des heures jusqu'à la partie supérieure des chutes du Yosemite. Elles figurent parmi les plus hautes d'Amérique du Nord, l'eau se déversant du sommet de la vallée jusqu'à son fond. À côté des chutes, un pilier de granite se détache de la falaise et s'en écarte : s'élevant sur une centaine de mètres, le Lost Arrow Spire ressemble à un long doigt de roc et possède une exposition impressionnante – comme sa base se situe près du faîte d'une falaise abrupte, sa cime étroite pointe à presque mille mètres au-dessus du plancher de la vallée. Il s'agit d'un des derniers grands sites du Yosemite à avoir été atteint, un îlot vertigineux flottant dans le vide.

Le meilleur ami de mon père et son principal partenaire de grimpe, Randy Farris, nous accompagnait. Il était chargé de vérifier tout ce que je faisais. Nous avons rabouté nos cordes et nous sommes descendus jusqu'à l'endroit où le pilier se sépare de la falaise. Puis nous avons entamé l'ascension de plusieurs heures.

Ma sœur et ma mère, qui avaient fini leur travail de porteuses, se reposaient en haut des chutes. Elles profitaient de la chaleur et de la brise de la Sierra Nevada et nous regardaient grimper.

Au cours de notre effort, un hélicoptère est passé au-dessous de nous. Nous distinguons parfaitement le mouvement du rotor. Je me suis dit que

peu de gens avaient l'occasion de profiter d'une telle vue. Une fois au sommet, nous avons tiré la corde qui traînait derrière nous et dont l'extrémité était toujours fixée là où nous avons commencé notre descente. Nous l'avons tendue pour créer un filin horizontal entre le Lost Arrow Spire et notre point de départ. Mon père et son ami ont fini d'installer leur ingénieux système et, après en avoir vérifié la solidité, ils se sont assurés, trois fois plutôt qu'une, que j'étais bien attaché.

J'ai contemplé ce qui m'attendait. Entre la falaise et moi, il n'y avait que notre filin et le sol, loin en contrebas. *C'est génial*, ai-je pensé. Je savais que mon père ne me mettrait jamais dans une situation dangereuse. J'ai avancé dans le vide. Quelques minutes plus tard, l'intimidante traversée était derrière moi et je me tenais à l'autre bout de notre tyrolienne improvisée. L'excitation me chatouillait le ventre, comme lorsqu'en voiture on franchit la crête d'une colline à toute vitesse.

J'ai regardé en direction de mon père, qui a souri et levé son pouce. La satisfaction et le sentiment de réussite que j'éprouvais étaient comparables à ce dont j'avais fait l'expérience en creusant dans mon jardin, à la différence que, cette fois-ci, je ne ressentais pas le besoin de me soustraire à la vue de tous. Je lui ai fait un signe de la tête tout en lui retournant son geste.

Je me sentais à ma place, parfaitement à ma place.

## 2

*Un vieil homme à la barbe grise, échevelé et ventru, se tient sur la moquette de notre salon. Derrière lui, une bibliothèque en chêne sombre, qui déborde des livres d'escalade écornés de mon père, l'encadre sur le mur telle une relique. À côté, sur un drap presque aussi fripé que lui, une faible lumière projette une photo d'El Capitan, qui s'élève au-dessus d'un banc de brume. J'ai cinq ans et je suis vêtu de mon pyjama Superman. Je le porte depuis le début de l'été. Le pantalon est tout élimé au niveau des genoux. Aux quatre coins de la pièce, des hommes aux vêtements sales descendent des bières, bavardent et rient si fort que les mots se perdent dans le vacarme ; on dirait la version adulte des enfants que ma mère surveille habituellement. Sauf que je ne la vois nulle part. Elle est sûrement allée leur chercher de l'alcool ou préparer plus d'amuse-gueules dans la cuisine.*

*Mon père, tout sourire, fait le tour des invités. Il passe le bras autour d'une épaule, empoigne un biceps. Un homme dit quelque chose et Papa éclate de rire en se balançant en arrière. Celui qui vient*

*de parler se plie en deux, les mains sur les genoux, tout en secouant lentement la tête.*

*Je me faufile dans la forêt de jambes. Bien que j'essaie de faire attention – je suis si reconnaissant de pouvoir les côtoyer –, je percute quelqu'un. Je lève les yeux. Il les baisse. Je souris. Sur son visage se lit un mélange de confusion et de surprise. Je m'éloigne rapidement et, tout à coup, je m'envole. On m'a soulevé par les aisselles ; je ris en me tortillant dans tous les sens. Je mets pied à terre et me voilà reparti. Puis, un homme qui me barre le chemin me dit en s'esclaffant dans sa barbe : « Alors, tu t'avoues vaincu ? »*

*Le type échevelé au fond de la pièce porte un verre à ses lèvres, puis le dépose, vide. Des effluves de bière et de transpiration tourbillonnent autour de moi.*

*« Messieurs, commençons cette soirée d'barjots... euh... cette soirée diapos ! » hurle-t-il. Ce n'est qu'après une minute, et quelques huées de mon père, que le spectacle prend fin et que la présentation peut débiter.*

Outre mes parents, plusieurs personnes ont eu une influence sur moi dans mon enfance. Cette soirée-là, en 1983, mon père avait invité ses amis grimpeurs à venir écouter une légende de l'escalade parler de ses exploits.

Je me souviens que les yeux de Warren Harding m'avaient fasciné. Injectés de sang, animés d'une lueur sauvage, ils détenaient de nombreux secrets, eux qui avaient été les témoins surpris et ravis d'aventures périlleuses. Entre ses yeux, un nez

rouge comme une betterave divisait son visage ridé. Harding n'était pas trop éméché au moment de commencer sa présentation. Dans son style habituel, il avait raconté des histoires sulfureuses où il était question de drague, de beuveries ainsi que du recrutement de jeunes grimpeurs qui ne savaient pas dans quoi ils s'embarquaient et se retrouvaient sur El Capitan pendant des semaines et des semaines. « L'escalade est une belle forme de folie », avait-il coutume d'affirmer. C'était quelqu'un d'une grande authenticité, malgré son côté un peu bourru. Et, pour nous tous, c'était un véritable héros. Ses récits me captivaient et me faisaient sourire. Je me rappelle avoir regardé autour de moi et vu mon père hocher la tête, l'air radieux.

Plus tard, quand j'ai commencé à me consacrer entièrement à l'escalade, j'en ai appris plus sur l'histoire de l'homme à la barbe et à la bedaine. En 1958, Harding devint la première personne à escalader El Capitan. Sa confiance en ses capacités et sa volonté – son esprit indomptable – jouèrent un rôle tout aussi essentiel dans son succès que sa force physique. Grâce à cette ascension, il fit entrer l'escalade dans une nouvelle dimension. À l'époque, on considérait qu'El Cap était une paroi impossible. Trop abrupte, trop lisse, trop haute. Un autre pionnier et le principal rival de Harding, Royal Robbins, a déclaré : « Autrefois, on avait conscience d'El Cap, mais on n'y prêtait pas vraiment attention, parce que c'était "hors de question", pour ainsi dire. On n'envisageait

même pas de le grimper – c'était faire preuve de beaucoup trop d'imagination. »

Mais dans l'esprit de Harding – et de lui seul probablement –, El Cap n'était pas « hors de question ». Prenant d'assaut la paroi pendant deux saisons entières, il installa des cordes fixes depuis le sol jusqu'au point toujours plus élevé que son équipe réussissait péniblement à atteindre, ce qui permit d'acheminer du matériel, et il planta des pitons bricolés à partir de bouts de métal de formes et de tailles diverses. Harding eut notamment l'idée, désormais célèbre, d'utiliser des pieds de fourneau dans certaines fissures particulièrement larges. Ailleurs, il perça le rocher à l'aide d'un tamponnoir afin d'y fixer des pitons à expansion et des rivets employés en maçonnerie. Il conduisit de nombreux partenaires de grimpe à l'épuisement. Mais il ne renonça jamais. Ses ultimes efforts ne firent que consolider sa réputation : il passa dix-sept heures d'affilée, dont une nuit complète, à marteler le granite pour construire une sorte d'échelle composée de vingt-huit pitons à expansion.

L'ascension se fit principalement en escalade artificielle, ou artif, comme l'indique l'ampleur de l'entreprise. En artif, on progresse en s'aidant de son matériel. En escalade libre, à l'inverse, on utilise seulement son corps pour grimper (généralement, les mains et les pieds), la corde et les protections ne servant qu'à s'assurer. À la grande frustration des grimpeurs, les gens confondent souvent l'escalade libre et l'escalade en solo intégral (qui se pratique sans corde).

La plupart des grimpeurs estimaient alors qu'atteindre le sommet d'El Cap, quels que soient les moyens employés, n'était que pure chimère. Cela n'a pas empêché Harding d'ouvrir une voie, judicieusement nommée *The Nose* (« le nez »), qui passe par l'élément central de la formation rocheuse de près de mille mètres de haut. Il s'agit aujourd'hui du tracé le plus connu au monde.

Au total, Harding réalisa trente premières dans le Yosemite et mit au point des techniques propres aux *big walls* encore utilisées de nos jours. Sa devise, pleine d'autodérision, était *Semper Farcisimus !* Quant à la présentation qu'il donnait un peu partout, et notamment chez nous, elle s'intitulait *Toujours plus bas. L'ascension et la chute d'une légende de l'escalade.*

J'étais sans doute trop jeune pour me rendre compte de mon privilège. C'est en lisant davantage sur Harding et les autres que j'ai compris. Le Yosemite était l'équivalent du Yankee Stadium ou de Fenway Park. Et je ne me trouvais pas dans les gradins, mais au beau milieu de la pelouse. Ou, du moins, au club-house. Accueillir Warren Harding dans mon salon, c'était comme recevoir Babe Ruth à dîner – il s'agissait d'une légende, aux exploits passés et au goût prononcé pour la boisson, certes, mais une légende malgré tout.

Même si le Warren que j'ai rencontré n'était que l'ombre de celui qu'il avait été, je n'avais aucun mal à l'imaginer dans les années 1950 et 1960, quand il s'aventurait sur les parois du Yosemite pour la première fois. Il n'avait presque rien perdu de son énergie espiègle. C'était un

formidable blagueur, un type qui prenait l'escalade au sérieux mais se moquait de lui-même. Quand on lui demandait pourquoi il grimpait, sa réponse était du genre : « Parce que nous sommes fous, c'est la seule explication possible. » Et quand on lui demandait comment il avait réalisé une ascension particulièrement difficile, il rétorquait : « J'ai commencé en bas et je suis allé jusqu'en haut. » Mon père adorait ce genre d'attitude et m'a bien fait comprendre que le meilleur moyen d'atteindre le sommet était de rester humble.

L'époque où Harding grimpait dans le Yosemite se caractérisait non seulement par un désir de découverte et de liberté, mais aussi par une concurrence féroce. Les grimpeurs suivaient leurs propres règles et convoitaient d'immenses parois encore vierges. Plusieurs camps s'affrontaient, chacun possédant une conception très précise de la manière de mener une ascension.

Les plus en vue étaient Harding et sa bande, ainsi qu'un autre groupe de grimpeurs qu'il avait affublés du sobriquet de « chrétiens de la vallée », en raison du code éthique qu'ils s'imposaient en matière d'escalade. À leur tête se trouvait le grand Royal Robbins, qui insistait pour limiter autant que possible les dommages faits au rocher et le recours aux tactiques de siège, telles que l'installation de cordes fixes. Pour lui, la manière de grimper importait davantage que l'arrivée au sommet. Harding, lui, était un rebelle, même au sein du mouvement de contre-culture de l'escalade. Il semblait prendre plaisir à envoyer paître les gens et à n'en faire qu'à sa tête. Un jour, il déclara :

« Oh, mon Dieu, j'ai toujours été à côté de mes pompes. Je déteste les grimpeurs comme Royal Robbins et leur sentiment de supériorité. Mais c'est dans sa nature, ça n'a rien d'intentionnel. Il est méthodique, scientifique dans son approche et si compétent que j'en suis jaloux. »

La rivalité entre ces deux légendes fait partie des épisodes les plus mythiques de l'histoire de l'escalade. Elle atteignit son paroxysme sur la face sud-est d'El Capitan, à droite du *Nose*. Il s'agit du *big wall* le plus impressionnant et le plus raide de tout le Yosemite ; celui qui semblait impossible à gravir. Le grimpeur qui y parviendrait, quelle que soit la tactique employée, prouverait qu'aucune paroi n'était hors de portée.

En 1970, Harding et son partenaire Dean Caldwell (aucun lien de parenté avec moi) se lancèrent dans l'ascension avec une réserve d'eau et de nourriture de douze jours. À mi-chemin, le temps se gâta et ils se réfugièrent dans leur hamac. Ils continuèrent à avancer entre deux orages. Ils firent durer leurs provisions pendant deux puis trois semaines. Des grimpeurs, qui n'en revenaient pas qu'ils aient pu survivre sur la paroi aussi longtemps, tentèrent de leur porter secours. Toutefois, les deux hommes, fidèles aux principes de Harding, refusèrent leur aide. Ils poursuivirent leur progression, presque toujours en artificiel ; personne n'aurait envisagé d'escalader en libre une paroi aussi lisse et verticale.

À un moment donné, Caldwell écrivit un message et le glissa dans une boîte de conserve, qu'il laissa tomber dans le vide. Voici ce qu'on

pouvait y lire : « Nous sommes certainement les personnes les plus misérables, détrempees, glacées et puantes du monde. Mais nous sommes vivants, vraiment vivants, comme les gens le sont rarement. »

Leur expédition était devenue un tel spectacle que la nouvelle s'était vite répandue : une multitude de curieux s'étaient réunis dans la prairie en contrebas ou avaient marché jusqu'en haut d'El Capitan en passant par l'autre versant. Après vingt-sept jours consécutifs sur la paroi, Harding et Caldwell se hissèrent au sommet, où les attendait une horde de caméras de télévision et de journalistes. On n'avait jamais assisté à un tel battage médiatique dans l'histoire de l'escalade. À la fin de leur calvaire, même Harding était à bout : lui qui était pourtant si irrévérencieux en temps normal dut se cacher derrière des rochers pour pleurer, avant d'être prêt à affronter la foule.

La célèbre voie ouverte par Harding en artifice fut baptisée le *Wall of the Early Morning Light*, « le mur de la première lumière matinale ». Au fil des ans, cette section d'El Capitan, où les premiers rayons de soleil inondent d'une vive lumière orangée la portion la plus intimidante du plus emblématique des *big walls*, prit un nouveau nom, quelque peu similaire : le *Dawn Wall*, « le mur de l'aube ».

Je ne m'en étais pas rendu compte sur le coup, mais durant cette présentation en 1983, Harding avait allumé une flamme en moi. Et plus j'en apprenais sur lui au cours des années suivantes,

plus cette flamme grandissait. J'avais envie d'imiter les types comme lui, comme mon père et ses amis grimpeurs, de me retrouver sur ces *big walls*, d'y accomplir des choses inédites.

Warren Harding ne faisait pas partie du groupe de copains de mon père. Il avait accepté de venir chez nous, parce que mon père travaillait comme guide à la Colorado Mountain School. Au moment de la soirée diapos, ma mère venait de fermer le foyer d'accueil qu'elle tenait pour commencer à travailler pour cette entreprise locale. Le propriétaire et gestionnaire, Mike Donahue, était un des grands amis de mon père. C'était un homme remarquable qui partageait son amour pour la montagne et le plein air. Tous deux se donnaient comme mission de faire connaître les vertus et la beauté de l'alpinisme, mais alors que mon père affichait une ferveur messianique, Mike adoptait un style plus décontracté. L'un était une sorte de guerrier, l'autre un poète-philosophe. On peut résumer leurs différences ainsi : mon père se chargeait des groupes qui paraissaient prêts à tout pour arriver au sommet ; Mike, quant à lui, s'occupait de ceux qui souhaitaient avant tout vivre une expérience. Son approche faisait la part belle à la flânerie, à la méditation et au contact avec la nature. Cela ne semblait pas le déranger de n'avoir jamais gravi la paroi la plus emblématique du coin, la face est du Longs Peak – un sommet voisin haut de 4 346 mètres –, même si beaucoup d'alpinistes y voyaient un passage obligé pour s'assurer une réputation au sein de la communauté. Comme le disait Mike, « une

grande aventure sans succès à la clé est supérieure de beaucoup à une ascension où tout se passe comme prévu ».

Mike était le roi du bivouac improvisé. À plusieurs reprises, mon père et d'autres guides sont partis à la rescousse des clients qu'il accompagnait, pensant qu'ils étaient en difficulté. En réalité, Mike s'était tant attardé en chemin qu'il avait dépassé la durée prévue de l'excursion – de plusieurs heures, voire de plusieurs jours. Ce n'était pas un fainéant pour autant. Selon ses estimations, il avait gravi le Longs Peak plus de deux cent cinquante fois. Mike était presque une caricature du montagnard aguerri : une grosse barbe, un corps mince et une épaisse tignasse. Mais il était d'une extrême douceur. Enfant déjà, j'étais ému par son grand cœur et son rire sonore. J'imaginai que des oiseaux s'étaient nichés dans sa barbe et ses cheveux – on y trouvait d'ailleurs des brindilles. Je me souviens encore des nombreuses photos de Mike prises au cours de sorties hivernales : sur son visage – une masse de morve gelée –, on devinait un large sourire derrière un nuage de vapeur qui ressemblait à de la glace un peu molle.

Ma famille passait beaucoup de temps avec les Donahue. Ils vivaient près de chez nous, dans le village d>Allenspark, et leur mode de vie m'a considérablement influencé. L'emploi de mon père à la Colorado Mountain School ne devait pas lui rapporter grand-chose – ce n'était pas une association caritative, mais c'était tout comme. Les Donahue ne cherchaient pas à concurrencer

les grandes entreprises du milieu. Ils faisaient ce travail par passion et non pour l'argent.

Petit, j'adorais leur rendre visite. Mike, sa femme Peggy et leurs trois enfants habitaient au milieu d'une épaisse forêt de pins tordus, dans un chalet. Le sol était autrefois en terre battue, mais ils l'avaient couvert de planches de pin mal équarries avant ma première venue. Leurs toilettes extérieures étaient entourées de longues piles de bois. Le foyer était la seule source de chauffage et de lumière dans la maison. Comme ils n'avaient pas l'eau courante, il y avait toujours de gros tonneaux et des récipients en plastique dans un coin de la cuisine.

Les adultes avaient l'habitude de s'asseoir autour d'un brasero, où ils buvaient de l'alcool et racontaient des histoires tout en écoutant le crépitement du feu. Le cadet des Donahue, Tobias, avait mon âge et nous sommes devenus meilleurs amis. Ensemble, nous nous enfoncions dans la forêt jusqu'à ce que le brasier des adultes ne soit plus qu'un minuscule point lumineux.

À l'aide d'une hache, nous complétions le tas de bois mort que nous avions amassé dans l'intention de construire des tipis et des abris de fortune. Parfois, nous sortions au galop de notre fort et menions l'offensive sur des tribus indiennes ennemies. Il nous arrivait aussi de rester dans le tipi et de nous imaginer revenant de la chasse et préparant les peaux pour l'hiver à venir. Armés de pommes de pin, qui pouvaient atteindre la taille d'une pomme, voire d'un pamplemousse, nous donnions l'assaut sur nos camps respectifs.





---

12937

Composition  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne  
par BLACKPRINT  
le 15 avril 2024*

Dépôt légal mai 2024  
ISSN 2823-3514  
EAN 9782290405864  
OTP L21EPLN003725-631136

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion